

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

- ET -

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$1.00

STRICTEMENT D'AVANCE



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère INSERTION, 10 Cents

Autre " 5 Cents

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

DEUX CENTINS

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 24 SEPTEMBRE 1887

No 1



DANS LA BUANDERIE CHINOISE

TRUDEL—Mercier va-t-il bientôt finir de nous faire laver son linge rouge. Après Pacaud, c'est Cormier qu'il nous faut dégrasser.

BELLEROSE—Il doit y avoir un bout à ça, Moi qui m'échine à apporter de l'eau de mon puits !!!

L'ANCIENNE MEDECINE.

On dit plaisamment parfois que le plus grand progrès qu'ait fait la médecine, c'est d'avoir augmenté le prix des consultations et des ordonnances. Sous une forme moins caustique, en entend souvent répéter que la médecine reste stationnaire, qu'elle n'avance point, tandis que la chirurgie, au contraire, accomplit tous les jours des prodiges d'audace.

Un médecin français, le docteur Monin, s'est fâché à la fin de cette opinion toute faite et, dans la préface d'un petit livre qu'il a consacré aux "maladies épidémiques" il s'est mis avec une belle ardeur à défendre la médecine.

Les progrès qu'elle a faits? Elle s'est débarrassée de l'empirisme, elle ne s'appuie plus que sur l'observation et l'expérience, elle a fait la conquête des antiseptiques, qui protègent contre les accidents d'inflammation, et, comme moyens curatifs, du quinine, de la morphine, de l'iode, du brome. Enfin, surtout, elle a créé à peu près de toutes pièces l'hygiène, comme science exacte. L'hygiène, c'est le médecin de l'avenir! Et on peut même ajouter qu'elle préservera des médecins!

Le malade qui, couché dans son lit, attend

vainement un soulagement des drogues qu'il absorbe, a certainement quelque excuse s'il peste contre les médecins, mais ceux-ci ne peuvent vraiment être tenus d'être infailibles!

Pour la défense de sa thèse, qu'il soutient avec esprit et malice, le docteur Monin rappelle ce qu'était la médecine d'autrefois et de quels extraordinaires préjugés elle était entourée.

C'était le temps de toutes les billevesées et de toutes les superstitions, et ce temps n'est pas encore bien éloigné de nous. On employait alors sérieusement la citrouille contre le mal de tête, le sang de canard pour les fièvres malignes, la tisane de sauterelles contre la diminution de la vue. Et ce n'étaient là que les ordonnances les plus simples!

On reste véritablement confondu lorsqu'on voit à quels répugnants expédients on avait recours pour obtenir une guérison.

Au siècle dernier, on purgeait souvent les mauvaises humeurs en faisant avaler au malade des ongles d'orteil râpés, et on pensait remédier aux coliques en donnant (qu'on excuse la malpropreté de ce détail) à manger du cérumen, c'est-à-dire la sécrétion des oreilles.

Pour les coliques, on ordonnait aussi de

la poudre de crottes de rat. Pouah! Et dire que les infortunés patients se prêtaient docilement à ce que l'on exigeait d'eux!

Contre le rhume de poitrine, on estimait que rien ne valait une grenouille vivante solidement appliqué au creux de l'estomac.

Au reste, ne voit-on pas encore beaucoup de personnes convaincues de l'efficacité de recettes tout aussi puériles. La croyance populaire veut que, dans certaines maladies graves des enfants, la guérison peut s'obtenir en leur ouvrant sur la tête un pigeon vivant. De malheureuses mères, désespérées, emploient plus d'une fois ce remède fou, lorsque le médecin a hoché tristement la tête et fait comprendre qu'il n'y avait plus d'espoir. C'est un des préjugés de l'ancienne médecine qui ont le plus résisté à la maison!

Tous les animaux étaient mis à contribution, dans la médecine de jadis.

On disait que le poumon de renard guérissait de la phthisie, que le crapaud desséché était bon contre l'hydropisie que les cataplasmes de bouse de vache étaient excellents dans les cas de brûlure, que les hannetons desséchés préservaient de la rage.

Les remèdes étaient souvent difficiles à se procurer. Lorsqu'on nous ordonnait, par exemple, contre l'affaiblissement, la graisse de

lion et de léopard, on peut se demander où nos bons aïeux trouvaient moyen d'en obtenir! Même aujourd'hui cet onguent, s'il avait une vertu sérieuse, ne serait pas à la portée de tout le monde. Il faudrait avoir dans ses relations un dompteur!

On croyait bonnement que la graisse humaine bouchait les trous causés par la vérole. Et, s'il faut tout dire, on employait aussi l'urine en pansements, en dentifrice! en gargarismes! Le cœur se soulève à l'évocation de tous ces abjects remèdes. Contre la fièvre intermittente, ne recommandait-on pas d'avaler des poux!

On imaginait que la stérilité des femmes cédait à un mélange de corne de cerf et de rognon de lièvre. Où diable ces idées avaient-elles dû prendre naissance? Elles passaient, cependant, comme articles de foi. Qu'était-ce encore auprès de ce médecin romain qui soignait la fièvre en appliquant sur la tête du malade le quatrième livre de l'*Iliade*?

S'il était aussi chimérique que les autres, ce remède avait du moins l'incontestable avantage d'être infiniment plus propre! Et puis, il ne pouvait être dangereux!

Voilà à quelles étranges erreurs s'adonnait la médecine d'autrefois. Il faut bien reconnaître que c'est déjà beaucoup que d'être débarrassé de tout cette empirisme!

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents seize cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,

45, Place Jacques Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 24 SEPTEMBRE 1887



BANQUET ANNIVERSAIRE

GRANDE DÉMONSTRATION A L'OCCASION DU
PREMIER ANNIVERSAIRE DU "VIOLON."

A l'occasion du premier anniversaire de
la naissance du *Violon*, les amis de ce jour-
nal se sont réunis samedi dernier, dans la
grande salle du marché Bonsecours afin de
célébrer ce jour avec toute la pompe et la
solenité possibles.

Un banquet somptueux avait été préparé
pour la circonstance et les convives, choisis
parmi les amis les plus intimes du *Violon*
étaient au nombre d'environ 250.

La salle avait été décorée avec une profu-
sion de drapeaux, d'oriflammes et de ban-
deroles. Sur des cartouches artistement
exécutées par les employés de M. Beullac,
directeur de l'Institut de l'art chrétien du
Canada et les élèves de M. l'abbé Chabert,
directeur de l'Institut National des Beaux
Arts de la province de Québec, on lisait des
inscriptions appropriées à la fête.

Sur la cartouche en arrière du siège de
M. Berthelot, on lisait :

Mellons-nous en Goyette

Au-dessus du fauteuil de Charles Thi-
bault :

Vide pedes.

En arrière du fauteuil de M. Beaugrand :

Primo mihi!

Tout pour moi, rien pour les autres.

En arrière de l'hon. M. Mercier :

Voici l'Homme de la Providence.

En arrière du G. V. Trudel :

Ut herba dindo florebit.

Il fleurira comme l'herbe à dinde.

En arrière du P. V. Tardivel :

*Dans le royaume des aveugles les borgnes
sont rois.*

En arrière de M. McShane, l'inscription
anglaise :

Rats!

Hodie tibi, crasse mihi.

Parmi les autres convives on remarquait
les honorables MM. Duhamel, Gagnon,
Shehyn et Garneau, et MM. le Dr E. Des-
jardins, le recorder de Montigny, L. O.
David, Robidoux, Turcotte, Gigault, Beau
soleil, Préfontaine, Goyette, Bourgouin,
David Major, Phaneuf, Campeau et un
grand nombre de célébrités politiques de
Québec dont nous n'avons pu avoir les
noms.

Cizol avait préparé pour le banquet un
menu que n'aurait pas désavoué Brillat Sa-
varin.

M E N U.

POTAGE.

Au vinaigrier à l'*Etendard*,

HORS D'OEUVRE.

Petits pâtés d'imprimeurs piqués de
bot-kins.

Cuisses Mequick à la Laura de Sartigny,
Gelée de roukoux de presses relevés à la
térébentine.

ENTRÉES

Ragoût de boyaux de chats pour chanterelle,
Coins d'imprimeurs au beurre,
Filets de typographie, sauce à l'encre,
Hachis de carotte à la G. V.
Cervelle de rédacteur au beurre bleu.

ROTIS.

Petit cochon de Beaubien à la brochette,
Filet d'ours du Fort Garry, sauce Cham-
pagne.

DESSERTS.

Gelée à l'arcanson,
Vols au vent de Boodlers,
Pommes de discorde,
Poires d'angoisses,
Fruits secs du pays.

Isidore Durocher avait érigé un comptoir
élégant pour les rafraîchissements près de
l'entrée de la salle. Au-dessus du buffet
était une banderolle avec l'inscription :

La barre omnia vincit.

Lorsque tous les convives eurent pris place
à la table du festin la musique joua le pro-
gramme suivant :

PROGRAMME.

- 1 OUVERTURE—Du Puîts.....Bellerose
- 2 MARCHE—DANS la SIVANE.....Gladu
- 3 PEAU POURRIE—Patience.....Tardivel
- 4 VALSE—Des grâces d'état.....Trudel
- 5 NOCTURNE—DANS les MINES.... Rouillard
- 6 FANTAISIE—Calgary.....Amyot
- 7 CANTINE—Pré aux clercs.....Préfontaine

Lorsque les convives eurent fait honneur
au repas somptueux, le G. V. Trudel qui
présidait le banquet, appela le silence et
proposa la santé au héros de la fête, d'une
voix onctueuse et sympathique. Il dit qu'il
était heureux d'être le président de cette ma-
nifestation touchante. Il avait aujourd'hui
une dette de reconnaissance à solder au
Violon.

L'*Etendard* ne pourrait exister sans le
Violon, comme la génération de l'électricité
ne peut être produite qu'avec un pôle posi-
tif et un pôle négatif. Il ne pouvait jamais
chanter une chanson sans l'accompagne-
ment du *Violon*. Il y avait des grâces d'état
chez le journaliste comique, qu'il était im-
possible de contester. Il aimait à se rap-
peler les voyages de Ladébauche à Rome
pendant qu'il plaïdait devant le Sacré-Col-
lège la cause de l'Université Victoria contre
Laval. Le correspondant du *Violon* avait
tenu la province de Québec officiellement
informée sur tous les décrets du Saint-Siège
et c'était lui seul qui avait donné le texte
exact des différents documents sur cette
question importante. Lorsque l'*Etendard*
emporta par la fougue des discussions poli-
tiques s'écartait de la voie de l'orthodoxie,
le *Violon* était toujours là prêt à le ramener
dans le bon chemin. Lorsque lui-même (le
G. V.) promenait ses rêveries dans les
champs de carottes, le rédacteur du *Violon*
l'accompagnait et lui donnait de sages ins-
tructions sur les moyens de cueillir cette
plante ombellifère et bisommelle. Il félici-
ta le *Violon* sur le progrès qu'il avait fait
pendant sa première année d'existence et il
termina en souhaitant au petit journal une
longue vie et une prospérité toujours crois-
sante pour le plus grand bien de l'église et
de l'état.

Le rédacteur du *Violon* tout confus par
les compliments du G. V. balbutia quel-
ques paroles de remerciements et reprit son
siège au milieu d'applaudissements prolongés.
L'honorable M. Mercier se leva ensuite,
et proposa la santé de la presse. Il abonda en
éloges flatteurs sur le compte du *Violon* qui,
dit-il, était l'organe le plus véridique de
son gouvernement. De fait, toutes les actions
de son cabinet étaient alambiquées et cris-
talisées dans le petit journal. La croisade

du *Violon* était le commencement de la
sagesse chez tous ses collègues.

S'il n'accordait pas des impressions de
statuts ou de rapports de commissions aux
propriétaires de cette feuille importante,
c'était parce qu'il était obligé d'encourager
d'autres journaux dont la circulation était
trop faible. Il conclut en formulant les
vœux les plus sincères pour le succès du
Violon.

M. Beaugrand répondit à la santé de la
France et rappela aux convives les services
précieux que le *Violon* lui avait rendus pen-
dant la visite de la frégate la *Minerve*. Si
les fils de la mère patrie avaient appris à le
connaître c'était par l'entremise du petit
journal qui était la seule feuille française
sérieuse et bien renseignée. Il était heureux
de constater que tous les officiers de la fré-
gate apportaient en France des centaines de
copies du *Violon* contenant des notes im-
portantes sur les grands personnages qu'ils
avaient rencontrés à Québec et à Montréal.

La santé des dames fut répondue par M.
Goyette M. P. P., et les convives se dis-
persèrent ensuite en chantant :

For he is a jolly good fellow
And hip ! hip ! hip ! hurrah !

Le doyen des éplucheurs de patates.

En visitant l'Hôtel Dieu il y a quelques
jours le reporter a vu dans une chambre
attenant à la cuisine un vieillard à x che-
veux blancs, à la peau ridée, craquelée et
sillonée par les outrages du temps.

Ce vieux était occupé à éplucher des
pommes de terre pour les pensionnaires de
la maison. A ses côtés étaient deux monti-
cules des racines tubéreuses dont la décou-
verte a immortalisé le nom de Parmentier.

Le vieillard épluchait ses patates en si-
lence. Son esprit paraissait concentré sur
son travail. Il manipulait les racines avec
une dextérité prodigieuse et ses yeux, fixés
sur elles, scrutaient les détails de leurs
formes.

Notre reporter engagea la conversation
suivante avec l'éplucheur de pommes de
terre.

—Quel âge avez vous, le père ?

Le vieux acheva l'enlèvement de la robe
d'une patate et répondit :

—Quatre-vingt-quatre ans, monsieur.

—Vous me paraissez bien actif pour votre
âge. Je n'ai jamais vu éplucher des patates
avec autant de dextérité.

—Ça n'est pas étonnant ; je n'ai jamais
fait d'autre chose de ma vie. Tel que vous
me voyez, je ne suis sorti de la maison
qu'une fois. C'était il y a une trentaine
d'années lorsque les bonnes Sœurs ont dé-
ménagé l'Hôtel Dieu de la rue St Paul au
pied de la Montagne. J'aime la maison et
pour rien au monde je ne voudrais en sortir.
Ma seule occupation est celle que j'ai en ce
moment. La patate est ma vie, la patate
est mon unique préoccupation. Le monde
pour moi n'est qu'une patate. J'ai été élevé
dans l'hôpital. J'y ai fait ma première com-
munion pendant la guerre de 1812. L'année
suivante j'ai débuté dans ma carrière d'éplu-
cheur de patates de l'Hôtel Dieu. Au com-
mencement le travail était plus léger. Au-
jourd'hui il me faut éplucher 1,920 patates
par jour. Nous sommes nombreux dans cette
maison, pensez-y, mon cher monsieur.

—Vous avez dû faire de nombreuses
observations sur la qualité et la grosseur des
patates dans votre longue carrière ?

—J'étudie la patate tous les jours. Vous
ne sauriez vous imaginer, monsieur, com-
bien elle a changé depuis cinquante ans.
En 1812 je me rappelle qu'elle était beau-
coup plus ronde que celle de nos jours et sa
robe était un peu plus épaisse. Deux ans
avant les troubles de 1837, la petite patate
française a disparu et a été remplacée par la
patate importée d'Irlande. Elle était de
beaucoup plus grosse, mais ses formes
n'étaient pas aussi gentilles que celle de la
France. En 1859, je crois, on introduisit
dans le pays la patate de Californie qui est
plus allongée et plus plate que celle d'Ir-
lande. Il y a vingt ans je me rappelle que
la récolte a manqué et pendant plusieurs

années ensuite elles ne cuisaient pas bien.
J'ai eu d'amers déboires lorsque la mouche à
patate a paru. Ah ! si vous saviez combien
il est difficile d'éplucher comme il faut une
patate attaquée par la mouche. Sous le gou-
vernement McKenzie en 1874 les patates
n'étaient pas mangeables, mais heureuse-
ment la protection est venue plus tard et a
rendu nos patates beaucoup meilleures.

—Vous vous occupez fort peu du monde
extérieur. Les événements politiques du
pays ne vous intéressent guère ?

—Pardonnez, monsieur. On me lit sou-
vent les gazettes et j'aime à entendre parler
des hommes publics qui font pataque, car
comme je vous l'ai déjà dit, ma vie se ré-
sume dans la patate. Je considère tous les
hommes à ce point de vue là.

Tenez, par exemple, je me rappelle fort
bien du ministère rouge Brown-Dorion qui
a fait pataque en 1857. Je me souviens de
MacKenzie qui a fait pataque en 1878 avec
son libre échange. Je me souviens aussi du
cabinet Joly qui a été mis dans les patates
par Chapleau. J'ai bien ri lorsque M. le
sénateur Trudel a fait pataque lorsqu'il vou-
lait être nommé ministre. Je me rappelle
que tous les bills du gouvernement Mercier
ont fait pataque pendant la dernière session.
On m'a dit l'autre jour que M. Mercier
allait aussi faire pataque avec son emprunt.
Cet emprunt va certainement mettre la pro-
vince dans les patates ; je vois venir ça
d'ici.

—Est-ce que vous ne prenez aucune récréa-
tion dans vos moments de loisir ?

—Jamais, mon cher monsieur, il y a bien
des jeux ici pour les malades, mais j'ai la
main bien malheureuse je fais pataque à
chaque coup.

—Vous n'avez jamais songé à vous marier
pour échapper à l'ennui.

—Oh, non, monsieur, pour la même rai-
son. Ma vie doit être consacrée tout entière
à la patate.

Et le vieux prit alors une nouvelle patate
se mit à jouer du couteau avec une rapidité
extraordinaire pour reprendre le temps
perdu dans l'entrevue.

Nous marions Virginie

"Nous marions Virginie," tel est le titre
d'un roman désopilant, par Eugène Cha-
vette, qui a été publié par *La Bibliothèque
Française* au commencement du mois cour-
rant.

Il est difficile de trouver dans la littérature
moderne rien de plus drôle que cet ouvrage.
Outre cette œuvre remarquable, on trouve
dans le même volume "Julia de Trécœur,"
par Feuillet, un roman que le succès a con-
sacré et qui est un chef-d'œuvre du genre.

Enfin, et toujours dans le même numéro,
une charmante nouvelle de G. Oïnet, intitu-
lée "Le malheur de tante Ursule."

Ces trois ouvrages de premier ordre et
qui coûteraient un dollar chacun, en librairie,
sont contenus dans un seul volume de
La Bibliothèque Française, au prix de 15 cts.

Une Trouvaille Etrange

Mercredi soir, la semaine dernière, un
monsieur assez bien mis mais plein comme
une outre a "pleumé un renard" en face
du dépôt de journaux d'Oswald Cérat, rue
Ste Catherine. Le malheureux a craché son
opérateur pendant l'opération.

Ce monsieur pourra avoir ses dents en
s'adressant au bureau du *VIOLON* et en
payant le prix de cette annonce.

N. B. On ne posera pas de question sur
l'origine et la nature de la cuite.

SOUVENIRS DE BARNUM

Nos lecteurs n'ignorent pas que plus de
10,000 personnes n'ont pu pénétrer dans le
cirque de Barnum lors de sa dernière visite
à Montréal. Ces personnes pourront se con-
soler en allant au Pavillon de Frank Labelle,
No. 65 rue Bleury où elles verront une riche
collection de photographies (grandeur cabi-
net) de tous les principaux personnages et
des animaux qui composaient le cirque.
Elles y verront la charmeuse de serpents en
5 ou 6 positions, l'homme squelette, la vache
à deux têtes, la femme à barbe, les hommes
sauvages des bois, le peintre sans bras,
l'homme tatoué, les échantillons de la race
poilue, les quatre géants de huit pieds de
haut. N'oubliez pas en même temps d'ad-
mirer le musée de Frank qui est unique dans
son genre dans le Canada. Rappelez vous
l'adresse, 65 rue Bleury.



COUPS D'ARCHET

Un vieux Canadien du faubourg Québec portant sur le dos une hache et une scie en sautoir sur un chevalet, sonne à la porte des Sœurs de la Providence, rue Ste Catherine. Une sœur converse lui demande :
 — Qui voulez-vous voir ?
 — Je voudrais voir M. Mercier.
 — Il n'y a pas de M. Mercier ici.
 — Il faut qu'il soit ici. On m'a dit que c'était l'homme de la Providence. La Providence est ici ?
 — Oui, mais le monsieur que vous cherchez n'y est pas.
 — C'est dommage. Je suis un bon rouge et voudrais avoir la job de scier et de bucher le bois du palais de justice.
 — Vous pouvez le chercher ailleurs, il n'est pas un des hommes de cette Providence ci.

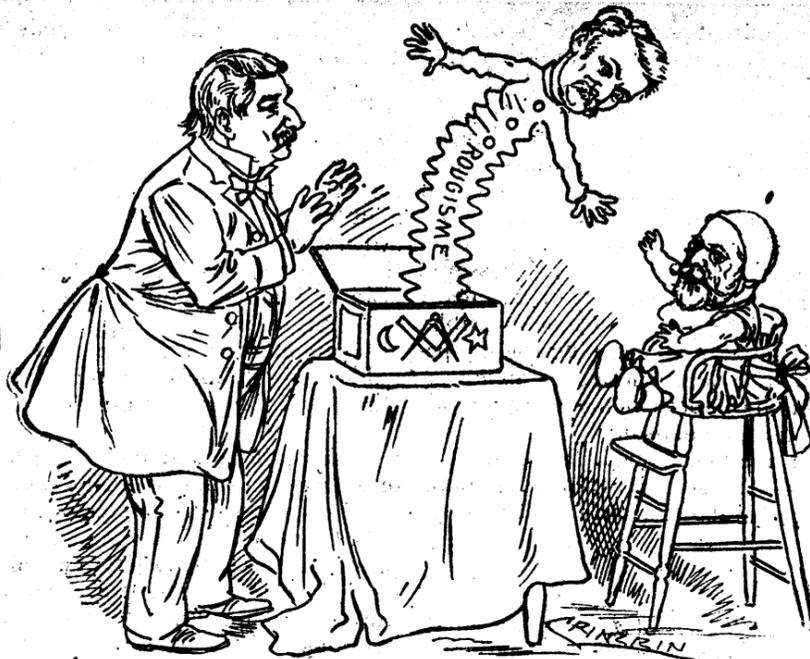
Entendu sur la rue Notre-Dame.
 — L'affaire du VIOLON dans le comté de Laprairie est-elle réglée ?
 — Pas encore. Il paraît qu'il a encore une tête de dame anglaise suspendue sur sa tête.

La petite Lili a été surprise par sa maman volant des pommes dans le verger et celle-ci la réprimande vertement.
 Tu ne dois jamais prendre ces pommes, disait-elle, parce que je me propose d'en faire de la compote.
 Le dimanche suivant l'enfant alla au catéchisme et le curé lui demanda pourquoi le bon Dieu avait défendu à Adam et à Ève de manger du fruit de l'arbre au milieu du jardin.
 — C'était parce qu'il se proposait d'en faire de la compote, répondit Lili.

Buvez de l'Eau de St. Léon pour guérir le rhumatisme, la constipation et la dyspepsie. Dépôt Central No. 54. Carré Victoria. Téléphone 1432.

Un magister d'une paroisse située près de la chaîne des Laurentides s'attendait à recevoir la visite de l'inspecteur des écoles et avait préparé ses élèves à figurer avantageusement devant le fonctionnaire. Sa tâche avait été des plus difficiles attendu que les écoliers avaient une mémoire tellement ingrate qu'ils ne pouvaient répondre à deux questions de suite sur le petit catéchisme.
 Le magister pour sortir d'embarras fit apprendre par cœur à chacun de ses mioches une seule réponse aux questions.
 Lors de l'examen les élèves garderaient un certain ordre sur les bancs.
 Le premier répondrait à la première question qu'il poserait lui-même, le deuxième à la deuxième question et ainsi de suite. Finalement le jour de la visite de l'inspecteur chaque écolier savait sa réponse à perfection.
 L'examen commence devant M. l'inspecteur et le curé.
 Le premier élève répond correctemet à la question : Etes-vous chrétien ?
 Le deuxième est heureux dans sa réponse à la question : Qui vous a fait chrétien ? et le troisième à la question : Qui vous fait chrétien ?
 Lorsque le numéro quatre fut appelé à répondre au magister qui lui demandait : Qui est-ce qui a fait le ciel et la terre ? il y eut un silence navrant.
 Le magister répéta la question.
 Le numéro quatre était absent et le numéro Cinq répondit : M'sieu, celui qui a fait le ciel et la terre est allé aux lieux, moi je sais Qui est Dieu.
 Tête de l'assistance !

Pour paraître prochainement : les casques de poil.
 Un teneur de livres chauve ne devrait jamais essayer sa plume sur ses cheveux.



LÉPOUVANTAIL ROUGE

MERCIER—Tiens, mon petit Anselme, tu le vois bien, il n'est pas dangereux. Il ne te mangera pas. Tu vas t'y accoutumer à la longue.

Sir John, d'après les dernières dépêches d'Ottawa aurait envoyé un message confidentiel au ministre du revenu de l'intérieur lui intimant que s'il voulait garder sa popularité, ce qu'il aurait de mieux à faire serait de protéger le Vrai Brazeau contre les persécutions de certains roquets du département. Sir John a raison parce que le peuple trouvera toujours chez le Vrai Brazeau, 47 rue St-Laurent les cigarettes importées pour 10 cts., se vendant ailleurs 15 cts. Il en est de même de ses cigares. Ceux de 10 cts sont vendus 5 cts tels que Crème de la Crème, etc.

LE MUSEE DU LOUVRE EN 1987

— Où suis-je ?
 Telle fut la première question que je posai, ce matin-là, en ouvrant les yeux.
 — Ne craignez rien me répondit aussitôt un monsieur à l'air grave, que je reconnus de suite, malgré son costume bizarre.
 — M. le docteur Charcot ?
 — Lui-même.
 — Je suis bien aise de vous revoir.
 Le docteur, qui me tâta le pouls se mit à sourire.
 — Me revoir ? dit-il ; en êtes-vous bien sûr ?
 — Parbleu, j'ai assisté l'autre jour à votre clinique.
 — L'autre jour, diable ! Pourriez-vous vous rappeler dans quelle année était ce jour-là ? (Et le docteur me regardait curieusement dans les yeux.)
 — Singulière question, répliquai-je, un peu interloqué. C'est de cette année-ci qu'il s'agit de 1887 parbleu.
 — Nous y sommes ! s'écria le docteur en riant tout à fait. Vous le voyez, messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers un groupe de jeunes gens rangés autour de mon lit ; avec ses sens, la mémoire lui revient tout à fait. Il se rappelle jusqu'à mon arrière-grand-père !
 — Comment... balbutiai je, ahuri, vous dites...
 — ...Que je suis l'arrière-petit-fils, du célèbre Charcot, parfaitement, et que vous vous réveillez âgé de cent trente-deux ans !
 — Oh ! ma tête ! ma tête ! Expliquez-vous, de grâce !
 — Du calme, jeune homme. Vous ne les paraissez pas, heureusement ! Il n'en est pas moins vrai que vous dormez depuis cent ans tout juste, et que votre sommeil a fait la préoccupation de quatre générations !

Comme je me sentais doucement devenir fou, le docteur me fit éponger le front avec du vinaigre et m'adressa une foule de paroles affectueuses. Il m'expliqua que je sortais d'une catalepsie d'un siècle et que mon cas était unique.
 Durant tout ce temps, j'avais été l'objet des plus tendres soins des Facultés de science qui s'étaient succédé à Paris. De père en fils, les Charcot s'étaient plus particulièrement occupés de moi. Maintenant je me réveillais, rien de plus simple.
 Je ne songeais pas un instant à discuter ces faits extraordinaires. Je vivais, c'était l'essentiel. On m'habilla de vêtements étranges, à la dernière mode, me dit-on. Puis, après un déjeuner composé de pilules concentrée, le docteur se mit à ma disposition pour m'accompagner dans une promenade à travers le Paris nouveau que je brûlais du désir de connaître.

Si je fus étonné, vous le comprendrez, pour peu que vous vous figuriez avoir cent ans de plus ! Mais comme ces étonnements sont tous transcrits fidèlement dans le gros in-folio que je prépare, je vous y renvoie. D'ailleurs, la place me manque aujourd'hui pour m'étendre à loisir sur ce sujet.
 Je m'arrêterai sur ce point seulement.
 Je me rappelais parfaitement qu'avant de tomber en léthargie, j'avais lu les journaux du mois d'août 1887, et que ces journaux étaient remplis du bruit que faisait alors la publication du dernier roman d'Emile Zola, *la Terre*.
 Je fis part de ces souvenirs à mon savant cicerone.
 — Peut-être, me répondit-il après avoir réfléchi, peut-être ces préoccupations ne sont-elles pas étrangères à votre curieux cas de catalepsie. La lecture des œuvres du célèbre Zola a provoqué nombre de cas de ce genre. Toutefois, il ne s'agissait que de léthargies passagères. Vous étiez très nerveux il y a cent ans. Aujourd'hui, nous voyons les choses plus froidement. Zola était un fameux maître, et son système naturaliste a complètement bouleversé le monde. Si vous voulez juger du chemin parcouru, entrons un moment au musée du Louvre.
 Nous étions justement devant cet établissement, dont je connaissais bien les détours.

Hélas ! à peine étions-nous entrés dans le salon carré que je poussai un cri de désespoir. Aucun des chefs-d'œuvre qui l'ornaient en 1887 n'y figurait plus.
 — Sacrilège ! Où sont les *Noces de Cana*, le *Naufrage de la Méduse*, le ?...
 — Peuh ! répliqua flegmatiquement le docteur ; le vieux jeu ! l'art caduc ! Tout ça est entassé dans les greniers ! Mais regardez autour de vous, et admirez les chefs-d'œuvre de l'art nouveau.
 Je regardai, et, rouge de honte, restai sans voix. Peu à peu cependant :
 — Mais c'est impudique, horrible, ignoble !
 — Ah ! ah ! fit le docteur en riant, vous êtes bien de votre temps, vous ! Des pudeurs ! Est-ce que la pudeur est dans la nature ? L'école de Zola a mis bon ordre à toutes ces fadaïses artistiques et littéraires. Aujourd'hui, on écrit, on peint et on sculpte comme on voit et tout ce qu'on voit. Plus de subterfuges misérables, ni d'hypocrisies de langage. Comme nos statues que vous verrez tout à l'heure, on cause et l'on dessine sans feuilles de vigne. Aussi que de vigoureuses créations !
 — C'est affreux !
 — Voyez. Voici l'œuvre capitale du célèbre Coudepousse : la *Dégueulade après la noce*. Admirez ces expressions. Tout le monde a mal au cœur dans cette toile.
 — Mais rien qu'à la regarder...
 — Ici, voyez cette jolie scène de genre spirituellement intitulée le *Rouillon pointu*. Est-ce assez vrai ?... Et là, ce paysage nocturne : le *Repos des Vidangeurs*, une merveille ! A gauche, un bijou, du Meissonnier moderne : *Intérieur de cabinet d'aisance*, et tout auprès l'adorable triptyque d'une de nos plus pures gloires picturales, représentant trois cadavres décomposés à trois degrés différents.
 — Je n'y tiens plus...
 Et j'essayai de m'enfuir, mais mon impitoyable guide me rattrapa par le pan de mon habit.

Il continua...

Attendez. La salle à côté est consacrée à la sculpture. Entrons. Voici, à droite, la fameuse *Dame à la chaise percée*. Puis, près de la fenêtre, le vigoureux *Effet de colique*, superbe étude de nu.
 — Partons, docteur, je vous en supplie.
 — Quel enfant vous faites !
 — Allons où vous voudrez, de grâce, mais ne restons plus ici.
 — Soit. Si vous aimez le théâtre, nous irons à l'Opéra. On y joue les *Odeurs de Paris*, drame lyrique tiré du roman de Zola.
 — Oh ! pas ça !
 — Comme vous voudrez. Au Concert populaire, nous avons ce soir la *Symphonie des fromages*, mise en musique par...
 — Pitié ! Autre chose !
 — Eh bien, à l'Opéra-Comique, alors. On y joue la *Purge enchantée*.
 — Misère !
 — Si vous préférez la Comédie-Française. Elle donne les *Trois absès de ma tante*. Et quand à l'Odéon, il tient un succès avec le *Vent révélateur*.
 — Vous me tuez !
 — A l'Alcazar, Paulus IV vous chanterait : *En revenant du water-closet*.
 — C'en est trop. A moi. Je meurs.

Et effectivement, je dus mourir, une seconde fois. Mais, comme la première, cette mort n'était encore qu'apparente, car je me réveillai bientôt.
 — O bonheur !
 J'avais cent ans de moins, car j'entendais crier : Vive Boulanger ! Et toute cette histoire était un mauvais rêve.
 Puissiez-vous, ô gens de ma génération, pour l'intérêt que je vous porte, ne pas vivre assez pour le jamais voir se réaliser !

MAURICE DANCOURT.

VARIETES

Dans un casino.
 — Est-il vrai, monsieur, que vous avez dit de moi, qu'on devait m'enfermer à Charenton ?
 — Je n'ai pas dit cela, monsieur ; j'ai dit seulement qu'on vous en avait laissé sortir un peu trop tôt !

Les devoirs paternels sont quelquefois bien délicats à remplir.
 Tel est du moins l'avis de X... à qui sa petite fille Jeanne demandait l'autre jour des explications sur certains mystères pigeonniers.
 — Dis, père, pourquoi le pigeon blanc met-il si souvent son bec dans celui de la pigeonne grise ?
 — Hum, c'est que, la pigeonne grise a peut-être quelque chose qui la gêne... dans une dent creuse ?

Au cercle.
 — Savez-vous la nouvelle ? Le petit baron se marie.
 — Avec qui donc ?
 — Avec la fille d'un riche marchand de fer.
 — Là ! j'avais toujours dit qu'il ferait un mariage d'argent.

Fin de conversation à table d'hôte.
 — Après tout, vous savez, on ne meurt qu'une fois.
 — Malheureusement.
 — Vous dites ?
 — Oui. Je suis dans les pompes funèbres !

A la chambre.
 Pitou imite la voix du capitaine Cronquet :
 — Sur le peloton de queue, en masse serrez la colo...o...o...onne... arche !
 L'adjudant Fichoclo, entrebâillant la porte :
 — Quatre jours au fusiller Pitou pour avoir imité la voix du capitaine en gueulant comme un âne !

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.
 Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.
 A ces divers titres, *La Bibliothèque à Cinq Cents* a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.
 Prix d'abonnement un an, \$4.50 ; six mois, \$2.25. S'adresser à *Polier, Beaudet & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.*

FEUILLETON DU "VIOLON."

TARTARIN de TARASCON

PREMIÈRE ÉPISODE

A TARASCON

I

Le jardin du baobab

Ma première visite à Tartarin de Tarascon est restée dans ma vie comme une date inoubliable ; il y a douze ou quinze ans de cela, mais je m'en souviens mieux que d'hier. L'intrépide Tartarin habitait alors, à l'entrée de la ville, la troisième maison à main gauche sur le chemin d'Avignon. Jolie petite villa tarasconnaise avec jardin devant, balcon derrière, des murs très blancs, des persiennes vertes, et sur le pas de la porte une nichée de petits Savoyards jouant à la marelle ou dormant au bon soleil, la tête sur leurs boîtes à cirage.

Du dehors, la maison n'avait l'air de rien.

Jamais on ne se serait cru devant la demeure d'un héros. Mais quand on entrait, coquin de sort !...

De la cave au grenier, tout le bâtiment avait l'air héroïque, même le jardin !...

O le jardin de Tartarin, il n'y en avait pas deux comme celui-là en Europe. Pas un arbre du pays, pas une fleur de France ; rien que des plantes exotiques, des gommiers, des calebasiers, des cotonniers, des cocotiers, des manguiers, des bananiers, des palmiers, un baobab, des nopals, des cactus, des figuiers de Barbarie, à se croire en pleine Afrique centrale, à dix mille lieues de Tarascon. Tout cela, bien entendu, n'était pas de grandeur naturelle ; ainsi les cocotiers n'étaient guère plus gros que des betteraves, et le baobab (*arbre géant, arbor gigantea*) tenait à l'aise dans un pot de réséda ; mais c'est égal ! pour Tarascon, c'était déjà bien joli, et les personnes de la ville, admises le dimanche à l'honneur de contempler le baobab de Tartarin, s'en retournaient pleines d'admiration.

Pensez quelle émotion je dus éprouver ce jour-là en traversant ce jardin mirifique !... Ce fut bien autre chose quand on m'introduisit dans le cabinet du héros.

Ce cabinet, une des curiosités de la ville, était au fond du jardin, ouvrant de plain-pied sur le baobab par une porte vitrée.

Imaginez-vous une grande salle tapissée de fusils et de sabres, depuis en haut jusqu'en bas ; toutes les armes de tous les pays du monde : carabines, rifles, tromblons, couteaux corses, couteaux catalans, couteaux-revolvers, couteaux-poignards, krish malais, flèches caraïbes, flèches de silex, coups-de-poing, casse-tête, masques hottentotes, lazos mexicains, etc. ce que je sais !

Par là-dessus, un grand soleil féroce qui faisait luire l'acier des glaives et les crosses des armes à feu, comme pour vous donner encore plus la chair de poule... Ce qui rassurait un peu pourtant, c'était le bon air d'ordre et de propreté qui régnait sur toute cette yataganerie. Tout y était rangé, soigné, brossé, étiqueté comme dans une pharmacie ; de loin en loin, un petit écriteau bonhomme sur lequel on lisait :

Flèches empoisonnées, n'y touchez pas !

On :

Armes chargées, méfiez-vous !

Sans ces écriteaux, jamais je n'aurais osé entrer.

Au milieu du cabinet, il y avait un guéridon. Sur le guéridon, un flacon de rhum, une blague turque, les Voyages du capitaine Cook, les romans de Cooper, de Gustave Aimard, des récits de chasse, chasse à l'ours, chasse au faucon, chasse à l'éléphant,

etc.... Enfin, devant le guéridon, un homme était assis, de quarante à quarante-cinq ans, petit, gros, trapu, rougeaud, en bras de chemise, avec des caleçons de flanelle, une forte barbe courte et des yeux flamboyants ; d'une main il tenait un livre, de l'autre il brandissait une énorme pipe à couvercle de fer, et, tout en lisant je ne sais quel formidable récit de chasseurs de chevelures, il faisait en avançant sa lèvre inférieure, un moue terrible, qui donnait à sa brave figure de petit rentier tarasconnaise ce même caractère de férocité bonasse qui régnait dans toute la maison.

Cet homme, c'était Tartarin, Tartarin de Tarascon, l'intrépide, le grand, l'incomparable Tartarin de Tarascon.

II

Coup d'œil général jeté sur la bonne ville de Tarascon ; les chasseurs de casquettes

Au temps dont je vous parle, Tartarin de Tarascon n'était pas encore le Tartarin qu'il est aujourd'hui, le grand Tartarin de Tarascon, si populaire dans tout le midi de la France. Pourtant — même à cette époque — c'était déjà le roi de Tarascon.

Disons d'où lui venait cette royauté.

Vous saurez d'abord que là-bas tout le monde est chasseur, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. La chasse est la passion des Tarasconnais, et cela depuis les temps mythologiques où la Tarasque faisait les cent coups dans les marais de la ville et où les Tarasconnais d'alors organisaient des battues contre elle. Il y a beau jour, comme vous voyez.

Donc, tous les dimanches matin, Tarascon prend les armes et sort de ses murs, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, avec un tremblement de furets, de trompes, de cors de chasse. C'est superbe à voir. Par malheur, le gibier manque, il manque absolument.

Si bêtes que soient les bêtes, vous pensez bien qu'à la longue elles ont fini par se méfier.

A cinq lieues autour de Tarascon, les terriers sont vides, les nids sont abandonnés. Pas un merle, pas une caille, pas le moindre lapereau, pas le plus petit culblanc.

Elles sont cependant bien tentantes, ces jolies collinettes tarasconnaises, toutes parfumées de myrte, de lavande, de romarin ; et ces beaux raisins muscats gonflés de sucre, qui s'échelonnent au bord du Rhône, sont diablement appétissants aussi... Oui, mais il y a Tarascon derrière, et dans le petit monde du poil et de la plume, Tarascon est très mal noté. Les oiseaux de passage eux-mêmes l'ont marqué d'une grande croix sur leurs feuilles de route, et quand les regards sauvages, descendant vers la Camargue en longs triangles, aperçoivent de loin les clochers de la ville, celui qui est en tête se met à crier bien fort : "Voilà Tarascon !... voilà Tarascon !" et toute la bande fait un crochet.

Bref, en fait de gibier, il ne reste plus dans le pays qu'un vieux coquin de lièvre, échappé comme par miracle aux septembrisades tarasconnaises et qui s'entête à vivre là ! A Tarascon, ce lièvre est très connu. On lui a donné un nom. Il s'appelle le *Rapide*. On sait qu'il a son gîte dans la terre de M. Bompard, — ce qui, par parenthèse, a doublé et même triplé le prix de cette terre, — mais on n'a pas encore pu l'atteindre.

A l'heure qu'il est même, il n'y a plus que deux ou trois enragés qui s'acharnent après lui.

Les autres en ont fait leur deuil, et le *Rapide* est passé depuis longtemps à l'état de superstition locale, bien que le Tarasconnais soit très peu superstitieux de sa nature et qu'il mange les hirondelles en salmis, quand il en trouve.

— Ah ça ! me direz-vous, puisque le gibier est si rare à Tarascon, qu'est-

ce que les chasseurs tarasconnais font donc tous les dimanches ?

Ce qu'ils font ?

Eh mon Dieu ! ils s'en vont en pleine campagne, à deux ou trois lieues de la ville. Ils se réunissent par petits groupes de cinq ou six, s'allongent tranquillement à l'ombre d'un puits, d'un vieux mur, d'un olivier, tirent de leurs carniers un bon morceau de bœuf en daube, des oignons crus, un saucisson, quelques anchois, et commencent un déjeuner interminable, arrosé d'un de ces jolis vins du Rhône qui font rire et qui font chanter.

Après quoi, quand on est bien lesté, on se lève, on siffle les chiens, on arme les fusils, et on se met en chasse. C'est-à-dire que chacun de ces messieurs prend sa casquette, la jette en l'air de toutes ses forces, et la tire au vol avec du 5, du 6 ou du 2, — selon les conventions.

Celui qui met le plus souvent dans sa casquette est proclamé roi de la chasse, et rentre le soir en triomphateur à Tarascon, la casquette criblée au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares.

Inutile de vous dire qu'il se fait dans la ville un grand commerce de casquettes de chasse. Il y a même des chapeliers qui vendent des casquettes trouées et déchirées d'avance à l'usage des maladroits ; mais on ne connaît guère que Bézuquet, le pharmacien, qui leur en achète. C'est déshonorant !

Comme chasseur de casquettes, Tartarin de Tarascon n'avait pas son pareil. Tous les dimanches matin, il partait avec une casquette neuve : tous les dimanches soir, il revenait avec une loque. Dans la petite maison du baobab, les greniers étaient pleins de ces glorieux trophées. Aussi, tous les Tarasconnais le reconnaissaient-ils pour leur maître, et comme Tartarin savait à fond le code du chasseur, qu'il avait lu tous les traités, tous les manuels de toutes les chasses possibles, depuis la chasse à la casquette jusqu'à la chasse au tigre birman, ces messieurs en avaient fait leur grand justicier cynégétique et le prenaient pour arbitre dans toutes leurs discussions.

Tous les jours, de trois à quatre, chez l'armurier Costecalde, on voyait un gros homme grave et la pipe aux dents, assis sur un fauteuil de cuir vert, au milieu de la boutique pleine de chasseurs de casquettes, tous debout et se chamaillant. C'était Tartarin de Tarascon qui rendait justice, Nemrod doublé de Salomon.

(A continuer.)

On connaissait déjà *Back City Small low back* (Docithe Thibaudeau) et *Christmas Town clock* (Noël Cadran). Mais un correspondant du *Défenseur* de Holyoke dit avoir détéré quelque chose de plus stupide que cela encore. C'est un nommé Sifroid Godin qui ne se fait plus appeler que *Six times God damn !!!*

Il faut avouer qu'il est difficile à la bêtise humaine d'aller plus loin.

Mme Charançon, lassée d'être battue, se décide à demander le divorce.

Le président tente la réconciliation et conclut en disant à la dame qu'elle "doit tout attendre du bon cœur de son mari."

— Oh ! répond-elle, c'est un cœur qui bat trop fort !

Sous presse—Sera prêt dans une quinzaine de jours.

PAUL ET BERNARDINE ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à

IMPRIMERIE GÉNÉRALE,

45, PLACE JACQUES-CARTIER,

Boîte 880 B.P.

MONTREAL

LOTÉRIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le

Mercredi, 21 Sept. 1887

— SERA DE —

\$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série . . . \$1.00

Deuxième Série . . . 25 cts

— Demandez le catalogue des prix —

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE,

19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THÉRESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

Réparation de Fourrures

Donnez vos commandes immédiatement chez C. ROBERT & CIE, afin que vous ne soyez pas obligé d'attendre lorsque le froid sera arrivé.

La maison C. ROBERT & CIE, fait une spécialité de la réparation de la teinture et du nettoyage des fourrures de toutes espèces.

Les prix de C. ROBERT & CIE sont modérés et l'ouvrage est toujours sûr de donner satisfaction. Soyez prudents en donnant vos commandes au plus tôt.

C. ROBERT & CIE.,

Coin des rues St-Laurent et Vitruv.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,

IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,

IMPRESSIONS DE COMMERCE

Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS

CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS

BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,

GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.